

## CULTURE

### A Lorient, Vigner ne bâille pas à Corneille

Le port breton ressuscite son ancien théâtre avec «l'Illusion comique».

**L'Illusion comique**, de Corneille, mise en scène d'Eric Vigner, en tournée du 24 au 27 janvier au Quartz de Brest, du 1<sup>er</sup> au 11 février au TNB de Rennes, les 15 et 16 février à Caen, du 20 au 25 février à Montpellier... et du 11 mai au 7 juin aux Amandiers de Nanterre.

Du théâtre de Lorient il reste aujourd'hui la photo d'une affiche sur un pan de mur au milieu d'un champ de ruines. En 1945, quand les bombardements alliés détruisirent la quasi-totalité de la ville fondée en 1666 - l'année du *Misanthrope* de Molière par la Compagnie des Indes -, on jouait au théâtre municipal *Histoire de rire* d'Armand Salacrou. Guy Parigot se souvient de cette salle à l'italienne rasée par les bombes où, pendant la guerre justement, il avait fait ses premières armes de comédien dans un spectacle de revue. Un demi-siècle plus tard, Parigot est de retour à Lorient. Il joue dans le spectacle d'inauguration du nouveau théâtre: *l'Illusion comique*, de Corneille, dans une mise en scène d'Eric Vigner.

Témoin du passé théâtral de Lorient, Parigot a également assisté aux premiers pas de Vigner sur scène: il fut son prof au conservatoire de Rennes, où le jeune homme, plasticien de formation, commença son parcours de théâtre il y a une quinzaine d'années. Metteur en scène remarqué (*la Maison d'os* de Roland Dubillard, *la Pluie d'été* de Marguerite Duras, *Reviens à toi (encore)* de Gregory Mot-

ton...), Vigner a choisi de fêter son installation à Lorient avec *l'Illusion comique*, une pièce qui, comme *la Tempête*, de Shakespeare, *la Vie est un songe*, de Calderon, ou *les Géants de la montagne*, de Pirandello, emboîte le théâtre dans le théâtre et questionne les rapports entre la réalité et l'apparence. «Pièce-manifeste», dit Vigner, et «pièce de transition qui traite du passage entre l'ancien et le nouveau, et de l'utopie de la réunion du père et du fils».

Ce père, interprété comme de juste par Parigot, vient consulter en sa grotte Alcandre, «ce mage qui, d'un mot, renverse la nature» - c'est le premier vers de la pièce -, dans l'espoir d'obtenir des nouvelles de Clindor, son fils disparu. Pour représenter cet «étrange monstre» ou cette «galanterie extravagante» - les deux expressions sont de Corneille -, Vigner a opté pour un décor nu, ce qui ne veut pas dire simple. Seules quelques vitres se dressent sur le plateau où s'ouvre une cavité, à la fois entrée de la grotte d'Alcandre et fosse d'orchestre où jouent les violonistes du Quatuor Matheus, qui accompagnent le spectacle.

Toute la machinerie du théâtre est apparente, et le grand rideau rouge, ouvert en permanence, ne semble d'aucune utilité, sauf pour ce poltron de Matamore, qui fait mine de s'y accrocher. Des chandeliers avec des bougies constituent à peu près les seuls autres



Corneille lui-même soulignait la «bizarrierie» de son «Illusion comique», à la fois comédie et tragédie, mais en tout cas, «nouveau».

éléments de ce décor qui casse par ailleurs toute perspective. Hormis l'entrée de la grotte, il semble n'avoir ni point fixe, ni lignes de fuite. Le résultat est étonnant: un monde flottant, où les vitres renvoient des images tremblantes et où les reflets semblent moins le résultat d'une volonté d'effet que le fruit du hasard. Ce n'est pas une galerie des Glaces qu'ont imaginée Vigner et son décorateur Claude Chestier, mais un prisme

qui change au gré du vent et des nuages. Ce décor en apesanteur est traversé d'ombres dans les somptueux costumes anciens, où dominent le noir et le blanc. Vigner semble avoir souhaité son spectacle comme une seule note de musique, la plus pure et la plus longue possible. Douceur, détachement, clarté dans la diction des vers: Guy Parigot (Pridamant) et Jérémie Oler (Dorante) donnent le ton dans une première scène

qui place le spectacle en orbite, à la lisière du rêve. L'atmosphère rappelle celle qui règne dans les spectacles de Klaus Michael Grüber ou dans l'historique *Bal masqué* de Lermontov que Vassiliev avait mis en scène à la Comédie-Française. Deux metteurs en scène à qui Vigner reconnaît vouer une grande admiration. En équilibre entre étrangeté et légèreté, l'ensemble du spectacle n'a pas la magie de ces premiers instants.

Soucieux de conserver au texte son mystère, il le rend par moments plus obscur. Et peut-être parce que les rêves sont aussi affaire de ruptures, et que Vigner a conçu le sien d'un seul jet, la pièce s'enlise par moments dans la monotonie. Ce qui n'empêche pas Grégoire Oestermann - qui joue le rôle en alternance avec Gilbert Marcantognini - d'inventer un Matamore bien plus poétique que pittoresque, loin

du personnage de *commedia dell'arte* auquel son nom renvoie, mais en phase avec la beauté des vers que Corneille lui met dans la bouche. Ce qui n'empêche pas non plus une bien belle opposition entre la brune Cécile Garcia-Fogel (Isabelle) et la blonde Dominique Charpentier (Lyse). La perplexité, le sentiment d'être perdu, parfois de n'y rien comprendre en agaceront certains, qui prendront **Suite page 34**

pour du maniérisme ce qui reste somme toute fidèle à l'esprit d'un texte dont Corneille le premier soulignait la «bizarrierie». Et comment ne pas se perdre dans cet hybride?: «Le premier acte n'est qu'un prologue, les trois suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie, et tout cela cousu ensemble fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre et extravagante tant qu'on voudra, elle est nouvelle.» Pour ce qui est de nouveauté, les spectateurs du théâtre de Lorient n'ont pas à se plaindre. Eric Vigner, en s'installant, a entièrement remodelé l'ancien cinéma où était installé avant son arrivée un centre dramatique national aux activités méritoires mais aussi localières que confidentielles. Il dispose à présent d'un beau plateau et d'une salle de 340 places, remplie à craquer durant toute la semaine de l'inauguration.

Jeudi, à l'issue de la représentation, plus d'une centaine de spectateurs sont restés pour participer au premier débat organisé entre le metteur en scène et son nouveau public. Assis à côté d'Eric Vigner, Guy Parigot, vétéran de la décentralisation qui a arpenté tout ce que la Bretagne compte de salles des fêtes et de préaux d'école, s'est senti à nouveau l'âme pionnière. De la couleur des chapeaux de Lyse aux micros HF utilisés au début du spectacle, de la règle des trois unités à la façon de diriger les acteurs, les questions trahissaient un bel appétit de théâtre. Dans la cafétéria, où il a fait poser un plancher du XVII<sup>e</sup> siècle récupéré pour une bouchée de pain dans une abbaye du Jura, Eric Vigner prend la mesure de la ville et imagine les prochains actes. Les Lorientais ne sont pas désorientés par la sonnerie qui annonce l'ouverture

de la salle: c'est exactement la sirène du ferry en partance pour l'île de Groix. Et un spectateur attentif a fort bien reconnu, dans le carillon enregistré qui rythme le spectacle celui de l'église la plus proche du théâtre. Eric Vigner lorgne déjà en direction de la base de sous-marins - construite par les Allemands pendant la guerre - que la Marine nationale vient d'abandonner. Il rêve d'y mettre en scène *Hiroshima mon amour*, de Marguerite Duras. Il a déjà prévu d'organiser, dans cette ville qui regorge de casernes et d'entrepôts désaffectés, un festival d'été. Où viendra se redonner, à l'issue d'une longue tournée, *l'Illusion comique* ●

RENÉ SOLIS